

**RETOUR DES CORPS,  
PARCOURS DES ÂMES**  
Exhumations et deuils collectifs dans  
le monde hispanophone

*Sous la direction de :*  
**Anne-Marie LOSONCZY**  
et **Valérie ROBIN AZEVEDO**

## Les cadavres dans les violences de masse et les génocides

Collection dirigée par  
*Élisabeth ANSTETT et Jean-Marc DREYFUS*

Le sort fait au corps, et singulièrement au cadavre des victimes, nous semble constituer une clé essentielle de la compréhension des processus génocidaires et de l'impact des violences extrêmes sur les sociétés contemporaines. Point de départ d'une réflexion interdisciplinaire engagée entre l'historien Jean-Marc Dreyfus et l'anthropologue Élisabeth Anstett, la question du destin du corps mort a été placée au centre d'une collection consacrée à la compréhension des violences de masse du XX<sup>e</sup> siècle. Cette collection a été initiée dans le cadre du programme de recherche *Corpses of Mass Violence and Genocide* qui a bénéficié du financement du Conseil Européen de la recherche lors du 7<sup>e</sup> programme cadre (FP7/2007-2013 / bourse ERC n°283-617).

Elle fait le triple choix d'une approche pluridisciplinaire (ouverte à l'anthropologie, à l'histoire et au droit, comme à la criminologie ou aux sciences médico-légales), qualitative (en souhaitant s'appuyer sur une série d'études de cas, exemplaires de contextes historiques, sociologiques et culturels singuliers), centrée sur le XX<sup>e</sup> siècle. Elle propose de s'attacher à restituer le destin des cadavres présents en masse et de s'atteler à l'analyse des multiples enjeux que révèle leur traitement, lors de leur destruction ou dissimulation, de leur recherche puis identification, ou à l'occasion de leur patrimonialisation.

### Déjà paru

Élisabeth Anstett, Jean-Marc Dreyfus, *Cadavres impensables, cadavres impensés. Approches méthodologiques du traitement des corps dans les violences de masse et les génocides*, 2012.

### A paraître

Sévane Garibian, *La Mort du bourreau. Réflexions interdisciplinaires sur le cadavre des criminels de masse*.

Les cadavres dans les violences de masse et les génocides

**RETOUR DES CORPS,  
PARCOURS DES ÂMES**

Exhumations et deuils collectifs dans  
le monde hispanophone

*Sous la direction de :*  
**Anne-Marie LOSONCZY**  
et **Valérie ROBIN AZEVEDO**

Éditions PÉTRA  
12 rue de la Réunion - 75020 Paris  
<http://www.editionspetra.fr>



## Introduction

Cet ouvrage vise à éclairer la façon dont les catégories sociales et culturelles de l'imaginaire de la mort se (re)composent dans des contextes de violences sociopolitiques et dans la période de post-conflit<sup>1</sup>. La notion de post-conflit émerge dans le vocabulaire international associé à l'arsenal des traitements reconstructifs, à la fois politiques, juridiques et économiques de la fin des conflits armés locaux. Mais elle désigne aussi la période intermédiaire, centrée sur la réparation des préjudices matériels, juridiques et symboliques, entre la phase aiguë de la guerre et la consolidation de la paix accompagnée du redémarrage d'un développement économique et social. Loin de décrire une situation vécue de fin du conflit, cette notion renvoie à une temporalité instable entre guerre et paix, en même temps qu'à un modèle d'actions juridique, politique et économique issu de la sphère internationale, et inégalement mis en œuvre dans les pays concernés. Discutant la pertinence et les limites des procédés de réparation associés à cette notion, des analyses récentes mettent au jour leurs effets paradoxaux : la mise en latence de la violence armée, manifestée par la multiplication des conflits gelés et partant le danger de réversibilité de la plupart des situations où la paix semble en voie de consolidation<sup>2</sup>. Les contributions de ce volume proposent une mise en perspective de la situation en Espagne, plus d'un demi-siècle après la fin de la guerre civile, de

---

<sup>1</sup> Cet ouvrage est né des échanges fructueux issus de la journée d'études « Le retour des corps et des âmes en contexte post-conflit dans le monde hispanique » du séminaire Labex SMS/Humanités « Mémoires dominées et créations critiques dans les sociétés post-traumatiques », organisée par Marlène Albert-Llorca, Dominique Blanc, Dorothée Delacroix et Valérie Robin Azevedo à Toulouse en 2013.

<sup>2</sup> Delphine VINCENOT, « Les enjeux de la reconstruction : identifier et favoriser les facteurs de paix. Agir ensemble autour d'un projet social de paix », 2009, [http://www.irenees.net/bdf\\_fiche-analyse-923\\_fr.html](http://www.irenees.net/bdf_fiche-analyse-923_fr.html), consulté le 5 août 2015.

celle du Guatemala et du Pérou où le violent conflit armé interne a pris fin depuis une vingtaine d'années, et du contexte colombien où coexistent des violences armées localisées avec les négociations de paix engagées entre l'État et la guérilla. Il en ressort que le post-conflit, comme temps social, possède une temporalité indéterminée et en partie imprévisible qui transcende les générations. Étirée mais discontinue, elle est faite d'une alternance entre mise en latence et réactivation de blessures et conflits mémoriels autour du statut, de l'identification et de la commémoration des morts. Ces conflits, mettant aux prises proches, acteurs locaux et institutions nationales et internationales, prolongent ou réactivent la temporalité post-conflit dans des sociétés nationales apparemment pacifiées.

Prendre pour cadre d'analyse le monde hispanophone intercontinental renvoie à des points de convergence culturels et historiques entre les pays qui en font partie. Au-delà de la langue nationale partagée, la colonisation espagnole de l'Amérique centrale et latine, hormis le Brésil, marque le continent par l'empreinte d'un long processus d'évangélisation à l'intensité variable. Cette dernière a donné naissance à des formes originales d'un catholicisme coutumier latino-américain, encore majoritaire de nos jours. Les représentations et pratiques autour des morts et des saints en constituent les pièces maîtresses. La dimension comparative au sein du monde hispanophone permet d'interroger les ressemblances, les échos, les influences réciproques, mais aussi les différences entre les processus à l'œuvre. Elle se nourrit aussi du constat du point commun historique entre tous ces pays : l'expérience récente de longs conflits armés – qualifiés, selon les cas, de « guerres civiles », « conflits armés internes » ou « lutte contre le terrorisme » –, encore actuelle pour la Colombie, révolue depuis près de quatre-vingts ans pour l'Espagne. La diversité des mémoires de la violence politique y demeure très présente et imprègne de multiples façons le quotidien des populations.

Le dispositif central des périodes de post-conflit au tournant du nouveau millénaire se compose de procédures uniformisées, regroupées sous la catégorie de justice transitionnelle. Elles se déploient désormais à l'échelle planétaire dans les pays dits post-conflit ou post-dictature.

Sandrine Lefranc précise que la justice transitionnelle intègre les instruments d'une administration de la justice dont l'objectif est d'aider au processus de pacification et de démocratisation des pays en phase de transition politique<sup>1</sup>. Cette justice renvoie à des prescriptions spécifiques, imbriquant commissions de vérité et droit pénal international. Mais elle constitue aussi une rhétorique performative, qui appelle et légitime la mise en œuvre de diverses expertises. Ce modèle de justice, qui tend à s'imposer, se décline dans des politiques publiques de réparation, aussi bien économiques que symboliques. Il suit ainsi les recommandations de la Commission des Droits de l'homme de l'ONU (2005) sur le principe du droit à la réparation pour les victimes de violations massives de leurs droits fondamentaux<sup>2</sup>.

Parmi ces réparations symboliques, l'exhumation et l'identification des victimes occupent une place de choix. En témoigne la multiplication des ouvertures de charniers de par le monde au cours des vingt dernières années. La Bosnie, le Rwanda ou le Cambodge ne sont que quelques exemples de pays les ayant mises en œuvre. Ce type d'exhumations consiste à localiser les fosses, à identifier les restes récupérés, à les remettre aux familles des morts et disparus, pour procéder enfin à leur ré-inhumation ultime. La visée des institutions internationales qui les promeuvent est formulée en termes de « rendre leur dignité » aux défunts et apaiser leurs familles qui prendront ainsi le chemin de la « guérison » et du deuil. La mobilisation de ce langage compassionnel confirme la valorisation, de nos jours, de la condition de « victime » et la priorité de soulager sa douleur<sup>3</sup>. Ainsi, l'institution juridique permettant le recours croissant au répertoire de la victimisation produit une nouvelle forme de subjectivité politique<sup>4</sup> et offre de nouveaux

---

<sup>1</sup> Sandrine LEFRANC, « La justice transitionnelle n'est pas un concept », *Mouvements*, vol. 1, n° 53, 2008, pp. 61-69.

<sup>2</sup> Voir la résolution adoptée par l'Assemblée générale de l'ONU le 16 décembre 2005 sur le droit des victimes de violations flagrantes de leurs droits fondamentaux à obtenir réparation : [http://www.un.org/fr/documents/view\\_doc.asp?symbol=A/RES/60/147](http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=A/RES/60/147), consulté le 5 août 2015.

<sup>3</sup> Didier FASSIN et Richard RECHTMAN, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.

<sup>4</sup> *Ibid.*

moyens aux individus et groupes dominés d'accéder, par la reconnaissance publique de souffrances endurées, à des droits refusés jusque-là. Dans cette optique, les exhumations sont devenues emblématiques des modes de déploiement locaux de la « raison humanitaire », et le recours aux sentiments moraux devient alors un ressort essentiel des politiques publiques<sup>1</sup>. Parallèlement, la restitution des morts est censée œuvrer aussi à la « réconciliation nationale ». Elle mobilise des modalités uniformisées de prise en charge des restes humains déterrés, de l'expertise médico-légale aux cortèges funèbres médiatisés, et ce quel que soit le lieu de l'exhumation.

Ceci conduit à s'interroger sur les décalages et les tensions entre ces modèles d'action pensés et imposés par le haut et les attentes des groupes destinataires. Les modes de réception de ces politiques vont du soulagement à l'ambivalence et à la réactivation locale de stigmates, jusqu'aux stratégies de rejet ou d'évitement. Les auteurs de cet ouvrage ont privilégié une approche qui permet d'articuler l'analyse des diverses échelles : de la sphère globale des organismes qui impulsent la réalisation des exhumations jusqu'au niveau micro-local où celles-ci sont réalisées, en passant par la perspective nationale qui tient compte du rôle joué, ou non, par l'État. Il s'agit donc d'interroger ici le rapport entre la représentation et le traitement des morts violents et la construction de leur mémoire dans l'interface entre les groupes dominés et l'espace politique national et international. Dans cette optique, les exhumations réalisées au sortir de conflits apparaissent comme des événements pivots. Leur déploiement pratique, juridique et discursif donne à voir en condensé discontinuités, malentendus, coexistence et emprunts entre des configurations locales relatives à la *malemort* et la réapparition des disparus. Mais les exhumations sont aussi la scène d'émergence de nouvelles subjectivations et de statuts, issus de l'expérience de la violence subie et/ou infligée, et de la logique d'action des acteurs institutionnels de l'espace national et international.

---

<sup>1</sup> Didier FASSIN, *La Raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Gallimard-Seuil, 2010.



Partant, c'est autour des processus d'exhumation qu'émergent et se recomposent négociations et conflits mémoriels, notamment autour de l'encadrement médico-légal, rituel ou symbolique des restes et des objets personnels mis au jour. Les traces matérielles réapparues des individus assassinés, victimes de *malemort*, constituent des supports tangibles, à la fois des mémoires collectives de la guerre et de la recomposition du rapport des vivants à leurs défunts.

Dans sa contribution, Francisco Ferrándiz Martín considère la mise en œuvre contemporaine des exhumations de fosses communes comme la cheville ouvrière du travail de mémoire des sociétés post-conflit. Son étude, centrée sur le cas espagnol, interroge les exhumations réalisées à un rythme soutenu depuis 2000. Ainsi s'opère le retour des perdants de la guerre civile sur la scène nationale. Ferrándiz Martín montre que cette réapparition des victimes du régime de Franco rompt définitivement avec le pacte politique de la transition post-franquiste, qualifié par l'auteur de « faux exorcisme de la transition espagnole à la démocratie ». Prenant acte de l'initiative de la génération des enfants et surtout des petits-enfants de républicains pour l'ouverture des fosses et de leur place dans le processus de récupération de la mémoire historique, sa contribution propose d'examiner la configuration sociale de cet espace qu'il nomme « l'intimité de la défaite » de la guerre civile. Il est un point d'intersection entre les biographies individuelles, l'exil, les processus sociaux et politiques sous une dictature franquiste fondée sur la production systématique de silence et la paralysie politique pour les perdants de la guerre. Ferrándiz Martín illustre ces aspects à travers le parcours d'Esther, une septuagénaire émigrée aux États-Unis et revenue aux Asturies pour l'exhumation de son père, assassiné par les troupes de Franco quand elle n'avait que 2 ans.

Le texte de Victoria Sanford, basé sur l'exhumation de Plan de Sánchez (Guatemala) à laquelle elle a participé, explicite, quant à lui, le travail du personnel médico-légal à travers la description technique des différentes étapes de mise au jour des restes humains, de l'ouverture des charniers à l'identification scientifique en laboratoire. Elle revient ensuite sur les tensions suscitées par l'ouverture de ces fosses de

l'époque du conflit armé interne, tensions dues aux réticences et à l'opposition de militaires. Dans ce cadre, les experts médico-légaux ont subi des pressions et même reçu des menaces de mort pour les empêcher de fouiller. Sanford souligne à quel point les exhumations de cimetières clandestins au Guatemala se retrouvent au cœur d'enjeux de pouvoir cruciaux entre les différents protagonistes. L'auteure précise cependant que ce n'est pas la soif de vengeance mais celle de justice qui pousse les familles à vouloir récupérer les restes de leurs disparus pour les ré-enterrer. D'après Sanford, les exhumations ont facilité la création de nouveaux espaces politiques de pratiques citoyennes dont les paysans mayas se sont saisis, voire qu'ils ont contribué à amplifier. Elle rappelle enfin le rôle clé joué par le recueil de preuves médico-légales auprès de la Cour interaméricaine des Droits de l'homme (CIDH). C'est en effet, pour partie, sur la base des éléments fournis grâce aux exhumations que la cour a reconnu et condamné le génocide des Mayas perpétré par les forces armées et l'État guatémaltèques. On comprend ici que les exhumations s'inscrivent pleinement dans une dynamique impulsée au niveau international par les acteurs de la justice transitionnelle. Si, pour les familles des victimes, les restes humains exhumés représentent avant tout un proche qui doit être ré-inhumé, pour les instances judiciaires supranationales, ceux-ci constituent des éléments de « preuve » nécessaires au processus qui doit mener à la condamnation des responsables des massacres.

L'analyse de Valérie Robin Azevedo porte sur le Pérou, en situation de post-conflit et post-commission de vérité. L'auteure rappelle que les exhumations actuelles et l'ouverture des charniers relèvent des politiques de réparation symboliques à l'attention des victimes du conflit armé interne, dont les paysans andins – qui comptent parmi les secteurs de la population les plus démunis et marginalisés – ont été les principales cibles. Dans la perspective d'une reconnaissance sociale et politique de leur condition de victime, les associations de défense des Droits de l'homme ont œuvré à la mise en place de procédures de circulation des restes exhumés et d'exposition des cercueils dans l'espace public, au cours de processions urbaines, selon un déroulement séquentiel ritualisé, stéréotypé et médiatisé. Robin Azevedo

s'interroge sur la spectacularisation de ces « actes de restitution de dignité » des corps exhumés. Elle montre que la réappropriation des dépouilles constitue un « capital politique » potentiel, source de visibilité et nouveau répertoire d'action collective des familles dans leurs revendications économiques et politiques face à l'État central. Pourtant, elle évoque la brutalité que peut revêtir le décalage entre les idéaux de ces politiques de réparation et la réalité des procédures concrètes de dévolution des restes humains. Les dénonciations de comportements méprisants des autorités à l'égard des victimes et de leur douleur conduisent Robin Azevedo à questionner la mise en œuvre de ces politiques censées améliorer leur condition. L'auteure constate que leur application est un révélateur du fonctionnement hiérarchisé de la société péruvienne et s'interroge sur leur rôle à freiner ou à reproduire ses inégalités structurelles et le racisme qui imprègne profondément le tissu social de ce pays.

Dans le contexte du processus de paix guatémaltèque, Clara Dutorme engage la réflexion sur les politiques mises en œuvre pour appliquer et faire respecter le droit des victimes mayas du conflit armé. Comme c'est le cas au Pérou, hormis la question des compensations financières, leur reconnaissance sociale est conçue comme un élément central du processus de réconciliation nationale que les associations issues de la société civile ambitionnent. L'auteure cherche à scruter la complexité du rapport à la « justice », notamment à la justice dite « restauratrice » impulsée au niveau international. Les acteurs du processus de paix s'accordent pour affirmer qu'elle doit être rendue aux victimes, à l'instar des réparations symboliques à travers les procédures de « dignification » des morts faisant suite aux exhumations. L'ethnographie de la restitution matérielle et symbolique de restes humains dans la région Ixil, l'une des plus touchées par le conflit armé interne, permet de s'éloigner de la perspective normative des institutions chargées de l'identification formelle des corps. L'analyse s'attache ainsi à éclairer les processus plus intimes et les nouvelles pratiques socioculturelles qui encadrent la ré-humanisation des victimes à travers l'habillage des os exhumés par les familles. Selon Dutorme, la présentation de squelettes vêtus et la mention du nom du défunt

conduisent à réinscrire ces individus au sein de la généalogie familiale dans un effort symbolique de restitution de leur identité.

Aborder par un biais résolument ethnographique les formes de deuil et de mémoire des morts à la sortie de conflits armés de longue durée inscrit nécessairement les analyses au croisement d'une anthropologie des irruptions de violence et d'une anthropologie politique du deuil et de la mémoire. L'intrusion de massacres, de destructions matérielles et de fuites en cascade, de même que celle, plus tard, des restes que mettent au jour les exhumations, cisailent à chaque fois le fil de la temporalité sociale et individuelle et constituent des événements qui cassent le sens de l'ordre du monde<sup>1</sup>. La terreur et l'incertitude qu'ils diffusent télescopent en un éternel retour meurtres et destructions déjà accomplis et ceux à venir redoutés. Ces pratiques portent atteinte aux processus sociaux et rituels du deuil et rendent son vécu aussi fragmentaire, diffus, sans fin et dépersonnalisé que la violence elle-même. La « culture de la terreur »<sup>2</sup> accouche donc de temporalités contradictoires, alternant perception de la violence comme irruption et comme routine réitérative. Elle produit aussi un brouillage permanent des frontières que les sociétés construisent sur les plans rituel, symbolique et spatial entre vie et mort, vivants et défunts. Ce brouillage spatio-temporel apparaît comme une propriété anthropologique des retombées sociales de la terreur, tout comme l'émergence de l'incertitude autour des notions ontologiques courantes sur les transformations *post mortem* de l'âme et sur les périls que l'impossibilité de la séparer des vivants, par les moyens rituels conventionnels, font courir à ces derniers.

L'œuvre pionnière de Robert Hertz a mis au jour la nécessité sociale d'une période de transition qui suit le décès, en rappelant que la mort du corps n'implique pas la disparition de la personne du monde des vivants. Quelle que soit la diversité des cheminements historiques et des constructions sociales et symboliques des univers sociaux indigènes, noirs et paysans métis de l'Amérique, pour eux

---

<sup>1</sup> Alban Bensa et Éric Fassin, « Les sciences sociales face à l'évènement », *Terrain*, n° 38, 2002, pp. 5-20.

<sup>2</sup> Michael Taussig, *Shamanism, Colonialism and the Wild Man. A Study in Terror and Healing*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.

tous, la mort, loin d'apparaître comme la fin de toute vie, constitue au contraire un long processus de transition de l'état de cadavre vers celui d'une entité immatérielle, inscrite dans une autre vie. Cette mutation est représentée en référence à l'idéal-type de la « bonne mort ». Dans cette perspective, il incombe aux vivants d'encadrer et de faciliter le détachement et le cheminement ultérieur d'une âme supposée réfractaire à abandonner son monde et ses proches familiers<sup>1</sup>. Ce caractère éminemment relationnel attribué à l'état de mort traverse des frontières ethniques et régionales sur le continent sud-américain. C'est la réticence du mort à partir et son désir de compagnie qui fondent sa représentation comme menace temporaire de prédation de la vitalité des proches, source potentielle d'infortune. Dès lors, si tout décès est censé entrouvrir dangereusement la frontière entre le monde des vivants et celui de la mort, rituels funéraires et enterrement visent à la réaffirmer, en travaillant à l'apaisement de l'agressivité du mort récent, à son détachement du monde et à sa transformation en bon mort<sup>2</sup>.

Mais il est des événements qui exacerbent la difficulté pour les vivants de contrôler l'aléatoire de la mort. Ils se cristallisent dans la figure de la *malemort*, décès soudain et sans agonie, loin des proches, accidentel ou violent. Elle ne permet pas de pacifier le mort, ni de le détacher du monde des vivants par le travail rituel des cérémonies funéraires et l'enterrement qui le socialisent comme « bon mort ». Le destin de ces morts non socialisés est le plus souvent représenté comme une errance sur terre et des contacts intempestifs et dangereux avec les vivants, sources de maladies, infortunes et fléaux, représentation largement répandue en Amérique latine et dans une moindre mesure dans le Sud de l'Europe.

Si les longs conflits armés sociopolitiques dans les Amériques hispanophones ont multiplié les *malemorts* par la violence armée, s'y ajoute souvent une dimension supplémentaire : celle des dommages infligés au corps *post mortem*, comme les démembrements, mutilations et réarrangements des cadavres qui produisent des corps frac-

---

<sup>1</sup> Valérie ROBIN AZEVEDO, *Miroirs de l'autre vie. Pratiques rituelles et discours sur les morts dans les Andes de Cuzco (Pérou)*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2008.

<sup>2</sup> Anne-Marie LOSONCZY, *Les Saints et la forêt. Rituel, société et figures de l'échange entre Noirs et Indiens emberá (Chocó, Colombie)*, Paris, L'Harmattan, 1997.

tionnés et déshumanisés. Cet état du cadavre, source d'horreur pour les vivants, rend impossible que le défunt remplisse l'un des critères de la bonne mort, largement partagé sur ce continent : partir complet vers l'autre monde. De surcroît, l'interdit d'enterrement, pratique documentée parmi tous les acteurs violents, même au sein des troupes contre-insurrectionnelles des armées nationales, a parsemé le paysage local familier de corps morcelés, dispersés et abandonnés. Ces cadavres détériorés, perçus comme souillés par les vivants, incarnent l'une des nouvelles figures extrêmes de la maemort. L'autre est constituée par les disparus aux corps invisibles, jetés dans les rivières, grottes, précipices ou forêts. L'incertitude de leur décès et l'espoir de les retrouver un jour rendent impossibles autant le travail rituel de la construction du mort et de sa mémoire, que celui, intérieur, du deuil des proches. Les disparus projettent parmi les vivants la figure lancinante et paradoxale d'un entre-deux ouvert entre vie et mort<sup>1</sup>. Le post-conflit, du point de vue des groupes dominés, se décline donc aussi par la coexistence de diverses figures de l'intrusion dangereuse des revenants dans leur espace social et intime, ainsi que par des deuils en suspens, marqués par des récits d'apparitions ou par le silence.

C'est cette dimension que propose d'éclairer la contribution d'Anne-Marie Losonczy. Elle emprunte une voie analytique peu présente dans le volumineux corpus documentaire de dénonciation produit en Colombie, dès les années 1990, par des anthropologues, juristes et ONG autour de l'entrée de multiples groupes armés et de ses effets dévastateurs dans des territoires, désormais reconnus possession collective de groupes noirs et amérindiens. Fondé sur une longue expérience ethnographique avec les Emberá Katío du Chocó et d'Antioquia, son texte interroge les infléchissements et réaménagements sociaux, cosmologiques et rituels autour de la mort. Ils émergent à l'issue de l'irruption de modes et degrés inédits de mise à mort par des acteurs armés extérieurs, puis de celle du dispositif juridique post-conflit avec des mises au jour et identifications de restes exhu-

---

<sup>1</sup> Voir notamment Laura Marina PANIZO, « Ausencia y desaparición : el caso de los desaparecidos de la última dictadura militar en Argentina », *Argos*, décembre 2012, pp. 94-125 ; Gabriel GATTI, *Surviving Forced Disappearance in Argentina and Uruguay. Identity and Meaning*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

més. Phénomène inconnu dans ces groupes jusqu'à une date récente, le surgissement et la multiplication des suicides affectent surtout les jeunes. Le discours local les attribue au nombre de morts violentes dont les cadavres abandonnés se transforment en esprits meurtriers, incontrôlables par les procédés chamaniques. Le cercle vicieux créé par cet emboîtement de violences renvoie à la porosité de l'espace social et de l'intimité culturelle emberá à l'entrée d'une logique extérieure de massacre. Les suicides en cascade de jeunes y apparaissent comme des meurtres détournés vers le soi et imputés aux malemorts de la violence qui agissent comme des esprits tueurs. Dans une douloureuse ambivalence, les exhumations et identifications des restes liées au dispositif juridique post-conflit sont pensées et vécues émotionnellement comme activatrices redoutées de leur retour mortifère mais en même temps comme supports de nouveaux modes de domestication des morts. Ces derniers impliquent des acteurs extérieurs, tampons et médiateurs entre les Emberá et leurs esprits. L'analyse éclaire l'articulation inédite entre les effets imbriqués d'une réorganisation politique interne sur base de normes juridiques multiculturelles émanant de l'État, l'entrée concomitante dans l'espace social local de nouvelles formes de violence armée insurrectionnelle et une eschatologie traditionnelle débordée par la multiplication des restes dus à des morts violentes dans leur territoire. Elle met au jour l'émergence et la dynamique d'une nouvelle économie morale emberá de transition, articulée autour de modes inédits d'appréhension et de gestion de la mort.

Dans une perspective comparative entre un terrain dans les Andes péruviennes et celui dans la région d'Estrémadure en Espagne, Arianna Cecconi interroge la place du rêve en tant que mode de communication entre vivants et morts en contexte de post-violence politique. Dans le monde paysan de la région d'Ayacucho, cette communication onirique, appelée « rêve », qui comprend aussi des expériences visionnaires diurnes, devient, par le biais de sa mise en forme narrative et sa diffusion, un objet culturel local transmissible, à même de construire une mémoire onirique des événements violents. Essentiellement portée par les femmes, elle fonctionne comme activatrice de la quête des cadavres et source de connaissance légitime sur les faits violents. Dès

lors, elle peut influencer l'histoire du post-conflit. En revanche, le rêve, comme lieu de réapparition des morts, est pensé en Espagne comme une expérience intime, radicalement en dehors des actes politiques de quête et de revendications mémorielles. Mais dans les deux cas, ces rêves, transmis entre générations et réactivés par les exhumations, contribuent à la naissance d'une parole publique sur les victimes et les vaincus de la violence.

Si l'intrusion des *malemorts* sous forme d'incitation au suicide chez les *Emberá Katío* analysée par Anne-Marie Losonczy et les récits de rêves liés aux morts violentes, recueillis par Arianna Cecconi, déclinent toute l'ambivalence de la représentation de ces derniers et du rapport des vivants avec eux, l'ethnographie de Dorothée Delacroix met, quant à elle, en exergue la porosité menaçante des frontières entre la condition de vivant et celle de mort, comme conséquence durable de la violence armée. Celle-ci, loin de se contenter de tuer, détruit la condition d'humain socialisé de certains survivants, par la torture et les complicités forcées avec des exactions. C'est à travers la subjectivité et le statut communautaire de paysans, de retour d'une longue incarcération sous l'accusation de complicité avec le *Sentier lumineux* au Pérou, que l'auteure éclaire la reconfiguration de la représentation de l'« âme en peine » et son activation pour désigner leur nouveau et douloureux statut de mort-vivant, de revenant. Elle considère que l'attribution du statut d'âme en peine à ces paysans est autant liée à la souillure de leur expérience carcérale, faite de tortures et de traitements dégradants, qu'à leur perception communautaire comme ayant eux-mêmes donné la mort et infligé des exactions pendant le conflit armé. Dans la représentation locale, intériorisée par les anciens prisonniers, infliger la torture et la mort conduit à devenir soi-même un mort-vivant, un revenant dangereux, tout comme les âmes errantes des victimes de *malemort*. Elle constate qu'en situation post-conflit, les individus empruntent et se réapproprient les catégories normatives utilisées par les militants en faveur des Droits de l'homme et les représentants officiels de l'État, se disant « victimes », « affectés », « anciens prisonniers », « torturés », « déplacés » ou « traumatisés », et parlent des leurs en disant qu'ils sont des « disparus ».



Cependant, la subjectivation des individus et leur représentation intracommunautaire coexistent et contrastent avec ce vocabulaire consensuel. L'usage novateur des catégories locales préexistantes et les effets sociaux qui en résultent peuvent contribuer à alimenter, à recomposer ou à apaiser des conflits locaux issus de la violence armée.

En somme, les contributions réunies dans ce volume explorent les exhumations de fosses communes comme des objets ethnographiques complexes et multi-scalaires, porteurs de dimensions anthropologiques dans leur double ancrage : sociopolitique et symbolique. Alors que ces deux facettes sont trop souvent traitées séparément, cet ouvrage donne à voir leur interdépendance et leur articulation, éclairant des enjeux peu étudiés au cœur de la séquence « excavation-identification-dévolution-ré-enterrement ».

Anne-Marie LOSONCZY  
et Valérie ROBIN AZEVEDO

### Bibliographie

- BENSA, Alban et FASSIN, Éric, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, 2002, pp. 5-20.
- FASSIN, Didier, *La Raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Gallimard-Seuil, 2010.
- FASSIN, Didier et RECHTMAN, Richard, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.
- GATTI, Gabriel, *Surviving Forced Disappearance in Argentina and Uruguay. Identity and Meaning*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- LEFRANC, Sandrine, « La justice transitionnelle n'est pas un concept », *Mouvements*, vol. 1, n° 53, 2008, pp. 61-69.
- LOSONCZY, Anne-Marie, *Les Saints et la forêt. Rituel, société et figures de l'échange entre Noirs et Indiens emberá (Chocó, Colombie)*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- PANIZO, Laura Marina, « Ausencia y desaparición : el caso de los desaparecidos de la última dictadura militar en Argentina », *Argos*, décembre 2012, pp. 94-125.

- ROBIN AZEVEDO, Valérie, *Miroirs de l'autre vie. Pratiques rituelles et discours sur les morts dans les Andes de Cuzco (Pérou)*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2008.
- TAUSSIG, Michael, *Shamanism, Colonialism and the Wild Man. A Study in Terror and Healing*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.
- VINCENOT, Delphine, « Les enjeux de la reconstruction : identifier et favoriser les facteurs de paix. Agir ensemble autour d'un projet social de paix », 2009, [http://www.irenees.net/bdf\\_fiche-analyse-923\\_fr.html](http://www.irenees.net/bdf_fiche-analyse-923_fr.html).